



INAUGURATION

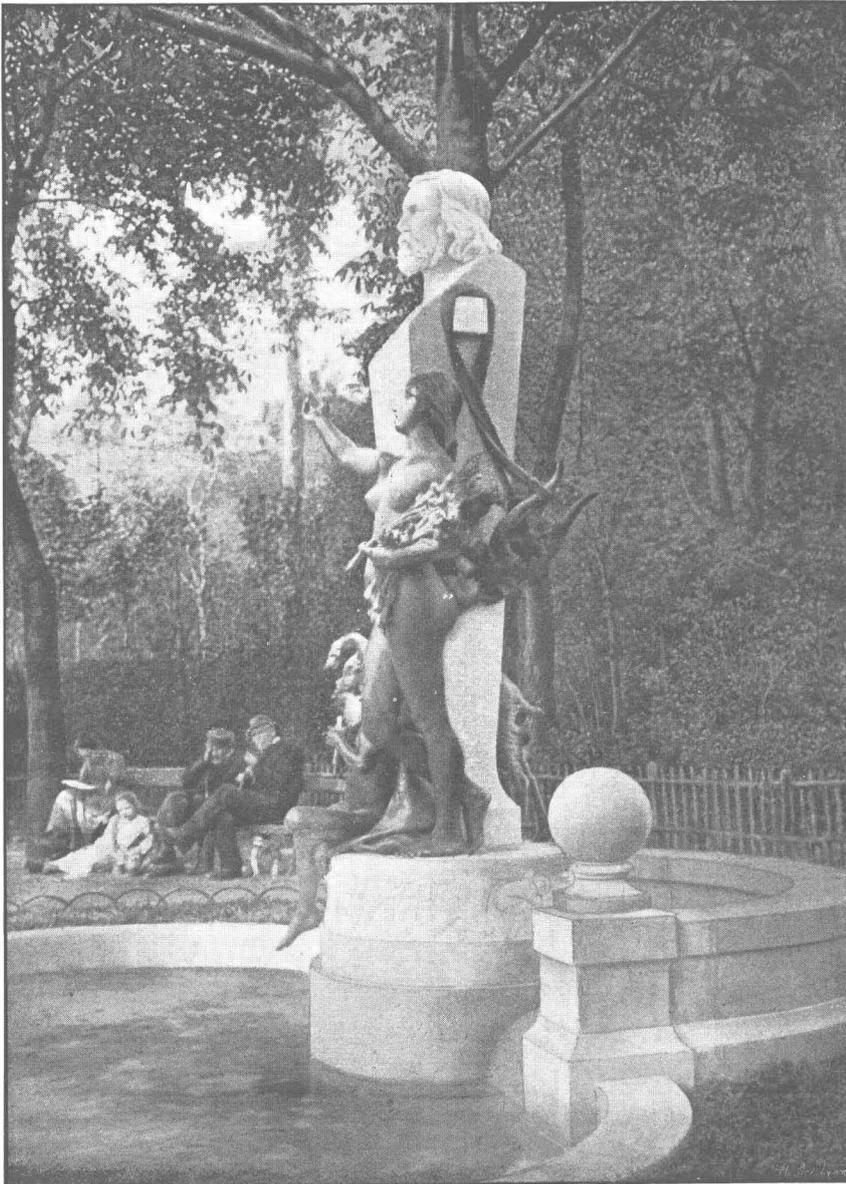
DU MONUMENT

PIERRE DUPONT

JULES CLARETIE a dit des chansonniers, qu'ils étaient « les classiques du peuple ». Jamais expression ne fut plus exacte.

La Chanson est, en effet, la forme populaire par excellence de la poésie dont les foules ont toujours besoin et quand elle s'égare — ce qui lui arrive quelquefois — il lui suffit d'un coup d'aile pour remonter vers l'Art.

Il faut donc savoir gré à notre époque d'honorer les chansonniers si longtemps tenus à l'écart. Béranger a sa statue à Paris; le buste de Nadaud orne une place de Roubaix; Pierre Dupont, celui qu'on a si justement appelé le chanfre de la nature et le poète des humbles, l'auteur des *Bœufs*, de la *Vigne*, de la *Mère Jeanne*, des *Sapins* et de tant d'œuvres d'où s'exhale — avec l'amour de l'humanité —



Monument élevé à la mémoire de PIERRE DUPONT dans le jardin des Chartreux.

(D'après une photographie de M. Joseph Berger.)

le parfum puissant et sain de la campagne, a maintenant un monument à Lyon, sa ville natale.

Dû à la collaboration de deux artistes, le regretté architecte lyonnais Gaspard André et le sculpteur Suchetet, ce monument — dont les travaux et la mise au point ont été dirigés et surveillés par M. Hirsch, architecte en chef de la ville — s'élève dans le jardin des Chartreux, près de ce quartier de la Croix-Rousse où Pierre Dupont commença à rythmer ses premiers vers.

Il se compose d'une simple stèle surmontée du buste du chansonnier.

Le fût quadrangulaire en marbre blanc est orné de bronzes symboliques. A droite : une Muse gracieuse, une gerbe de fleurs entre les bras, chante les couplets qui sont dans la mémoire de tous ; à gauche : un chevreau broute les pampres enroulés autour de la stèle ; de face : un jeune pâtre s'exerce sur des pipeaux rustiques (1).

L'emplacement est très heureusement choisi. A ce génie, fait de mélancolie, de simplicité, de grâce et de rêverie, il fallait — avec le voisinage des grands arbres — ce cadre de verdure, ce coin d'ombre où se perçoivent à peine les bruits et les rumeurs de la grande ville, de la cité laborieuse qui le vit naître et où il vint finir ses jours.

Le monument élevé à la gloire de Pierre Dupont a été inauguré le dimanche 30 avril.

(1) Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs le monument de Pierre Dupont sous son aspect le plus favorable. Cette reproduction a été exécutée d'après une photographie prise spécialement pour la *Revue du Lyonnais*, par un amateur, artiste distingué, membre du Photo-Club, M. Joseph Berger. Nous le prions de recevoir nos plus sincères remerciements.

Nous n'entrerons pas dans les détails de la Fête d'inauguration ; ils ont été longuement décrits par les journaux quotidiens, nous nous bornerons à en constater le caractère d'intimité presque familiale ; pas de cohue, pas de cris discordants, tout s'est passé dans une note recueillie et discrète. Il n'y avait là que des poètes, des artistes, des lettrés, ceux pour qui les gloires lyonnaises sont chères.

A onze heures, le voile recouvrant la stèle, tombe ; des applaudissements saluent le buste du chansonnier et la parole est donnée à M. Coste-Labaume, président de la Commission du monument.

Il s'exprime en ces termes :

Monsieur le Directeur des Beaux-Arts,
Monsieur le Maire,
Monsieur le Préfet,

Au nom de la Commission du monument de Pierre Dupont, j'ai l'honneur de remettre à la ville de Lyon, au département du Rhône, et, permettez-moi de le dire, à la France entière, le monument élevé par des compatriotes, des admirateurs et des amis, à la mémoire du grand chansonnier populaire, dont le génie rayonne bien au-delà des murs de notre cité, des limites de notre département et même des frontières du pays.

Pierre Dupont, en effet, a porté sur tous les rivages, dans toutes les régions où l'on pense et où l'on rêve le renom des lettres françaises sous une des formes qui touchent le plus près à l'humanité, en chantant avec des accents d'une sincérité pénétrante les nobles travaux de la terre féconde qui supporte et nourrit les hommes, la poésie, les charmes et la séduction de la nature dans ses manifestations les plus grandioses et les plus humbles, depuis le sapin et le chêne aux majestueuses frondaisons jusqu'aux fleurettes épanouies à l'ombre des haies, jusqu'au brin d'herbe qu'argentent les rosées matinales.

C'est là le secret de son universelle renommée, d'une renommée qui ne s'éteindra pas, parce que la Muse du poète a puisé son inspira-

tion à des sources intarissables, a célébré des choses éternelles, les bois, les prés, les champs peuplés de leurs animaux familiers ou de leurs hôtes de passage, en les interprétant avec une telle vérité de sentiment et d'expression, avec une émotion si sincère et si contagieuse que son œuvre mérite d'être appelée l'Évangile et le Verbe de la nature.

Aussi le monument dont les voiles viennent de tomber et que nous inaugurons aujourd'hui a-t-il pu se faire attendre plus d'un quart de siècle sans que la gloire de Pierre Dupont en ait été atteinte ou diminuée, car cette gloire se perpétuait et se perpétuera toujours vivante et rajeunie sur les lèvres des hommes qui, en murmurant ses refrains populaires, y retrouveront l'écho de leurs pensées et la musique de leurs rêves.

D'autres voix viendront glorifier comme elle en est digne l'œuvre de Pierre Dupont, le rôle du président de la Commission doit se borner aujourd'hui à remercier tous ceux qui ont concouru à cette glorification un peu tardive de notre illustre compatriote.

La Municipalité lyonnaise, toujours soucieuse d'honorer, en s'honorant elle-même, les célébrités du sol natal, et dont l'importante subvention est venue couronner les efforts de l'initiative privée ;

Le Caveau lyonnais qui, sous l'impulsion de son président, M. Camille Roy, reprenant l'œuvre des Amis de la Chanson, a pu l'achever et la conduire à bien, grâce à une persévérance et à une énergie qui ne connurent ni découragement ni lassitude ;

Les artistes remarquables et les écrivains de grand talent dont la voix se faisait encore entendre hier, en l'honneur de la Chanson française, dans sa fierté, son esprit et sa grâce ;

L'architecte et le statuaire qui, en fixant leur conception dans ce marbre et dans ce bronze, ont synthétisé avec tant d'originalité et de bonheur l'œuvre sans égale des *Bœufs*, des *Sapins*, de la *Vigne* et du *Rêve du Paysan*.

Un de ces artistes, l'éminent architecte lyonnais Gaspard André nous a été enlevé avant d'avoir pu assister au couronnement de ce projet dont il avait, comme en se jouant, esquissé l'idée première, mais il avait confié son inspiration et sa pensée à son collaborateur M. Suchetet, dont la légitime renommée s'enrichit aujourd'hui d'un nouveau fleuron.

Je ne saurais oublier que l'architecte en chef si distingué de notre ville, M. Hirsch, a bien voulu nous apporter le précieux concours de

son expérience et de son savoir désintéressé pour veiller à l'exécution de l'œuvre de l'ami disparu, dont il sut si bien comprendre et réaliser les intentions.

Il a été secondé dans sa tâche par M. l'ingénieur en chef de la voirie et les employés des divers services de la ville qui ont eu à cœur de participer à l'hommage rendu à notre grand poète.

Enfin, notre gratitude et nos remerciements doivent s'adresser en toute sincérité au représentant du gouvernement, M. le Directeur des Beaux-Arts, ce fin lettré et cet esprit d'élite qu'est M. Roujon, dont la présence vient rehausser l'éclat de cette cérémonie et nous apporter le témoignage de la sollicitude du gouvernement de la République pour tout ce qui peut honorer et grandir la France.

Pierre Dupont est un des fils glorieux de notre glorieux pays. Sa muse a été le sourire de bien des tristesses, le réconfort de bien des angoisses ; elle a porté dans le cœur du paysan, courbé sur son sillon, ce rayon de gaieté et d'espoir qui efface les inquiétudes de la veille devant les joies du lendemain.

Et en remettant ce monument trop modeste peut-être à la ville où Pierre Dupont a vu le jour et où reposent ses mânes, nous ne faisons que payer une dette de reconnaissance envers l'un des hommes dignes de figurer au premier rang des poètes, des chanteurs et des écrivains, dont l'œuvre faite de clarté, de franchise et de belle humeur, animée d'un souffle d'idéal est le reflet de la noblesse morale et des vertus natives de notre vieille race gauloise.

Je vous prie, Monsieur le Maire, de vouloir bien accepter, au nom de la ville de Lyon, le monument de Pierre Dupont.

Ce discours est couvert d'applaudissements prolongés.

En prenant possession du monument M. Ballet-Gallifet, adjoint au Maire de Lyon, prononce les paroles suivantes :

Au nom du Conseil municipal et de la Ville de Lyon, je vous remercie du don de ce monument élevé à la mémoire de notre cher compatriote Pierre Dupont.

Je suis heureux de vous féliciter du succès éclatant de votre œuvre, due à la collaboration de deux artistes de grand mérite : Gaspard André, notre regretté architecte, et Suchetet, sculpteur.

En plaçant ce monument dans une oasis de verdure qui plane au-dessus de la ville de Lyon, vous avez rappelé l'esprit si fin et délicat de notre poète qui a chanté à la fois et les champs et la ville.

Au nom de la Ville de Lyon, merci à vous, Monsieur le Président, merci à tous ceux qui ont contribué à votre œuvre, digne du poète qui l'a inspirée.

M. Camille Roy, président du Caveau Lyonnais, parle ensuite de l'œuvre de Pierre Dupont, de la mission mystérieuse et sacrée que l'Esprit divin confie à ses prédestinés.

Comme un souffle vivifiant, elle a passé sur les fronts penchés et les a relevés ; elle a calmé les cœurs douloureux et a fait vibrer en eux les mots d'espoir et d'amour ; elle a exalté les beautés de la nature et des choses et les sentiments de justice et de vérité ; elle a fait aimer au paysan son champ, à l'ouvrier sa tâche féconde, au citoyen ses libertés, au Français la grandeur de sa patrie, à tous les hommes l'humanité.

L'âme de Pierre Dupont, confidente réfléchie et grave de toutes les souffrances et de toutes les aspirations humaines, a répondu par les chants qui embellissent le travail et le font aimer, par les couplets vengeurs qui frappent ceux qu'ils visent mieux que des armes, et par les hymnes apaisants et doux qui élèvent l'esprit des hommes en les berçant et en les consolant.

Après avoir rappelé les noms de ceux qui, les premiers, ont pris l'initiative de la souscription, M. Camille Roy termine avec les vers composés en l'honneur de Pierre Dupont par Boudouresque.

M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, se lève alors et prend la parole.

Nous regrettons de ne pouvoir citer ici que les passages les plus saillants de son discours, un des plus beaux et des plus littéraires qui aient été prononcés à Lyon.

M. Roujon commence par manifester sa sympathie pour la cité lyonnaise, puis il fait l'éloge des artistes chargés de

réaliser l'hommage de Lyon à son illustre enfant, et aborde enfin la vie de Pierre Dupont, ses jours de souffrance et de gloire.

Le buste de Pierre Dupont, empreint de douceur et de tristesse, couronne une stèle simplement taillée. Tout auprès, se dresse une chaste forme, celle d'une vierge, presque enfant encore. Est-ce une nymphe échappée des Géorgiques, quelque fille de Virgile venant adorer un Terme propice ? Est-ce plutôt une humble paysanne des coteaux voisins ? Elle a cueilli la gerbe qu'elle presse sur son sein dans la simple flore du terroir, feuilles de chêne et de mûrier, marguerites, myosotis et lauriers-roses. A celui dont les chants l'ont émue elle apporte en offrande une âme aussi fraîche que ses fleurs, et ses tendres pensées montent vers lui, comme les parfums d'un sacrifice, parmi toutes les senteurs de son bouquet. Voici encore un chevreau bondissant, qui se grise aux pampres. Au pied de la stèle, un petit pâtre, beau comme un jeune dieu, souffle dans ses pipeaux rustiques l'hymne éternel de l'innocence et de la joie. Sur le socle, s'enroule une frise bucolique, où défilent en humbles symboles les saintes bêtes du travail. Beauté pure, instinct farouche, candeur joyeuse, éternel labeur, le tout voilé de mélancolie, n'est-ce pas, Messieurs, le génie même de votre poète ? Pour l'avoir si bien pénétré, le sculpteur a dû écouter surtout la meilleure et la plus sûre des inspiratrices, la profonde voix du cœur. Il peut vous remettre son œuvre avec orgueil et avec confiance. Vous saurez en goûter tout le charme, vous en serez les gardiens fidèles. Pour lui donner un cadre digne d'elle, il vous a plu d'élire ce beau lieu. De l'antique jardin des Chartreux, Pierre Dupont, dans une attitude immortelle, contempera la colline mystique de Fourvière, le cours voluptueux de la Saône, tout le décor de son enfance buissonnière, tout l'espace enchanté dont la nostalgie obsédait son cœur. La piété de ses compatriotes le rend à la cité nourricière.

*Lyon, républicaine,
Au nom fier et puissant,
Chrétienne,
Humaine,
Gauloise par le sang,*

à l'immense ville de travail et de rêve qu'il a exaltée de tout son génie et chérie de tout son amour.

Quelle fut la vie de Pierre Dupont ? Le récit en demande une ligne : il passa ici-bas en chantant. Ce poète populaire sortait du peuple ; ses père et mère étaient d'humbles gens. Orphelin de bonne heure, il fut recueilli par un sien oncle, un brave curé quelque peu latiniste qui l'envoya au séminaire de l'Argentière. L'honnête tuteur destinait secrètement son pupille à l'Eglise. Mais l'écolier, docile aux leçons de la Muse antique, ne rêvait que courses vagabondes dans les bois peuplés de dryades. Nulle trace de vocation ecclésiastique dans ses gambades de petit faune en folie. Le curé de Rochetaillée, déçu dans toutes ses espérances, se fâcha tout à fait. Il voulut punir le neveu rebelle en faisant de lui un canut. Le jeune Pierre fut envoyé devant un de ces métiers de la soie, dont il devait un jour définir le douloureux et profond symbole. Il mena quelque temps cette vie austère et rêveuse de l'ouvrier lyonnais, cette vie qui se continuera longtemps encore pour fournir du pain aux pauvres et du luxe aux heureux. Mais, ainsi qu'il l'a dit lui-même, la navette faisait dans son cerveau « comme un bruit d'hirondelle dans l'espace », et le ronron du métier lui soufflait des vers. Il était poète, par droit de naissance, ne pouvait vouloir et penser que poésie. Sa fonction étant de chanter, il chantait sans cesse. Le soir venu, il notait ses chants. Bientôt il rêva de Paris, de la ville où le talent naissant doit trouver pâture. Il partit pour le pays de la gloire, avec son poème des *Deux Anges* dans sa besace de pèlerin. Une bonne fée, la fée des poètes et des petits enfants, l'éternelle marraine des petits Poucets, le conduisit par la main jusqu'au bon gîte. C'était la demeure d'un membre de l'Institut qui faisait des vers à sa manière, l'excellent M. Pierre Lebrun, un véritable académicien de la légende dorée. Lebrun l'accueillit à bras ouverts, lui chercha un éditeur, lui ouvrit sa bourse, lui procura un modeste emploi d'attaché aux travaux du dictionnaire. C'était assez de chènevis pour nourrir un appétit d'oiseau.

Messieurs, de tels souvenirs sont bons à rappeler, pour l'honneur de ce monde des lettres où l'on aime tant à se calomnier. Le digne M. Lebrun, rimeur arrivé, mandarin puissant, n'est-il pas touchant, comme un bonhomme Noël, lorsqu'il accueille avec tant de bonté paternelle un enfant inconnu ? Nous devons un souvenir ému à sa mémoire, en ce jour de réparations. Je n'ose promettre à cette ombre douce de Pierre Lebrun que la postérité retiendra ses vers ; elle n'oubliera jamais, à coup sûr, qu'il fut l'auteur du meilleur des poèmes — une bonne action, et que cette bonne action nourrit le génie.

A l'abri de la misère immédiate, Pierre Dupont put prêter librement l'oreille aux voix intérieures qui grondaient en lui. Avec quelque français, un peu de latin et beaucoup de rêveries, il choisit bravement l'état de poète lyrique. Nous avons entendu raconter à nos pères l'émotion qui envahit les âmes lorsqu'éclata la *Chanson des Bœufs*. Ce fut comme le son d'une voix inentendue, d'une voix éternelle et anonyme, qui montait des sillons de la terre. En quelques jours, le nom de Pierre Dupont devint célèbre. Cette plainte harmonieuse réveilla des échos cachés dans l'âme inassouvie et lasse de la France de 1845. Certes, de grands poètes, grands parmi les plus grands, tiraient alors de leurs lyres savantes d'inoubliables et superbes accents. Mais après l'orchestre grandiose, on se fit une joie et comme un repos d'entendre soupirer cette flûte rustique. On ne se lassait pas de l'écouter. Après les *Bœufs*, vinrent les *Sapins*, les *Louis d'Or*; les mélodies de Pierre Dupont étaient sur toutes les lèvres, ses vers dans toutes les mémoires. En cette poésie candide et forte, si claire et si saine, l'âme populaire se plaisait à parler une langue nouvelle, ou plutôt sa langue maternelle, un moment désapprise, enfin retrouvée. Le génie national, celui des vieux trouvères et de La Fontaine, revenait boire à la source première, sous les platanes berceurs de son enfance.

Ce qu'il fut dans son âge mûr, nous pourrions le demander à des témoins encore survivants. Quelques-uns d'entre vous l'ont salué au passage, alors qu'au soir assombri de sa carrière, devenu sans force et sans voix, il sifflait ses mélodies les plus chères en les rythmant de ses doigts tremblants. Mais défendons-nous de ces curiosités impies, qui font de l'histoire littéraire une sorte de commère injurieuse. Ne sondons pas le secret des cœurs. Gardons rayonnante et splendide l'image du poète, que nous ne voulons voir qu'avec des yeux de fils.

Oui, Messieurs, nous l'aimons, celui-là, et nous savons pourquoi, n'est-il pas vrai ?

Nous l'aimons parce qu'il verse la joie. Assez de poètes ont mis et mettront encore leur moi périssable au centre des choses, et feindront de pleurer sur tous, pour avoir le droit de pleurer sur eux-mêmes. L'éternelle révolte de l'homme contre les lois inéluctables est aussi vieille que le monde; elle exhalera éternellement sa plainte inutile. Nous ne voulons pas dire qu'elle n'a pas inspiré de beaux cris. Mais que la poésie est donc meilleure conseillère lorsqu'elle nous persuade de pardonner à la nature et d'y voir le bien en même temps que le

mal ! Pierre Dupont ne montrait pas moins de clairvoyance que les élégiaques pessimistes quand il déclarait les joies vivantes et réelles, à l'égal des douleurs. On sort de son œuvre comme d'un bain de jeunesse et de santé, plus vaillant, meilleur, presque en confiance avec cette compagne si peu sûre qui s'appelle l'humaine destinée. Il est le Tyrtée, tendre et fort, des batailles du pain quotidien.

Nous l'aimons aussi pour avoir reflété en son clair regard les mille et mille merveilles du décor où se joue le drame éphémère de notre destin. Il trouvait la vieille terre adorable, il la contemplait avec des yeux d'amant. C'est en le lisant que nous comprenons, nous autres serfs de l'existence moderne et prisonniers des villes, à quel point notre existence est un long crime contre la nature. Nous n'apercevons le ciel qu'entre deux toits, nous ne saluons jamais l'aurore chez elle, le couchant déroule ses pourpres loin de nos yeux. Mais les vers de Pierre Dupont nous envoient la fraîcheur des brises et tous les parfums de la forêt. Son panthéisme ingénu, sa botanique de berger chercheur de simples, sa divination de sylvain initié au langage des bêtes nous font entrevoir, mieux que tous les livres, le mystère de l'immense vie qui circule autour de notre conscience éperdue.

Pierre Dupont amène l'homme à se réjouir de sa royauté d'un instant, il lui persuaderait, à force d'optimisme et de bonne humeur, que l'univers se rapporte à lui. Il nous conduit au verger ; il y répand le sang des fraises comme une libation de gratitude. Il énumère toutes les métamorphoses des sapins géants autant de bienfaits pour l'être chétif que leur majesté domine. Il vénère et chérit nos humbles frères, ces animaux que nul n'a chantés, pas même La Fontaine, avec plus de justice et de tendresse. Quand il parle du bœuf et de l'âne, il s'inspire lui-même des pensées naïves qu'il prête à ses paysans de la nuit de Noël, au retour de la messe de minuit. Dans ces deux infatigables compagnons de l'effort humain, il honore les créatures, élues entre toutes pour réchauffer de leur haleine la crèche où vagissait l'esprit de fraternité.

Nous l'aimons parce qu'il triompha de Belzébuth et du sombre génie de la haine. « Aimons-nous ! », voilà son refrain. S'il est vrai, comme le dit une parole magnifique qu'« aimer c'est comprendre », nul n'aura compris à ce point. Le « nom infini de l'amour » sort toujours de ses lèvres. A force de vouloir l'homme heureux, il parviendrait à le rendre tel, par un miracle de charité. Il se souhaiterait meunier, pour remplir

la huche du pain de l'aumône ; il se rêve roi pour distribuer des largesses à tous les gueux de son empire :

C'est le rêve qu'il a rêvé.

Mais ce qu'il refuse d'accepter, c'est l'anathème qui fait du travail une loi de colère et de malédiction. Il encourage un par un tous les métiers. Il anoblit toutes les tâches qu'accomplit l'homme, aux villes comme aux champs. Sa muse visite la grange et l'atelier. Elle montre au forgeron les rougeurs féeriques de l'incendie qui l'entourne, elle chante à l'oreille du soldat pour rythmer l'étape, elle siffle avec le maçon sur son échelle, elle montre au bûcheron les nids qui s'envolent à chaque coup de la cognée, elle berce le pêcheur sur la mer, et, pour égayer le laboureur, elle pose sur les cornes noires de ses bêtes la gentillesse de l'oiseau. Pierre Dupont, pour tous ceux qui peinent, est le donneur de bonnes réponses. On trace plus droit et l'on creuse plus profond dans les sillons où passe sa chanson.

Nul n'a sanctifié la femme avec plus de chaste passion. Il se sait fils de la race qui donne les mères héroïques et les vaillantes épouses. Son œuvre n'est qu'un long épithalame à la gloire des femmes de notre pays. Sa brune, sa blonde et sa châtaine, aussi belles que des nymphes de Théocrite, ont sur leurs sœurs antiques cet avantage qu'elles sont de notre chair et de notre sang. Chacun de nous peut mettre sur leur front, couronné de feuillages, un nom de sœur ou de fiancée. Quand il a neigé sur l'or et la soie de leurs cheveux, quand la vieillesse les courbe au coin de l'âtre, le poète leur rend en grâce spirituelle et en noblesse morale l'équivalent du charme perdu. Il s'incline devant la majesté de la femme vieillie, il exalte la sainteté de l'aïeule comme si son cœur contenait à la fois les cœurs de tous les fils, Jeannette, en devenant la mère Jeanne, semble n'avoir fait que changer de beauté.

Nous l'aimons enfin, celui-là, parce qu'il fut de chez nous !

*Gardons le sang,
Gardons la race !*

Il n'a jamais bu, ce franc buveur, que le vin des coteaux de la patrie. On s'est demandé d'où pouvait venir ce génie, si libre et si spontané.

La réponse est facile : il vient de France. Sa voix, pareille au réveil de l'alouette, monte au ciel gaulois pour saluer le jour.

Art mystérieux dans sa candeur, double génie de musicien et de poète dont le secret ne se peut surprendre. Où cet ignorant avait-il appris la science complexe d'assembler les mots ? Qui avait enseigné la musique à ce chantre divin ? La musique ! où les oiseaux l'apprennent-ils ? Pierre Dupont, semblable à son gardeur d'oies, n'achetait point d'instruments chez le luthier, il se contentait du bosquet voisin :

*Je taillais comme je voulais
Dans les avoines des musettes
Et dans les saules des sifflets.*

Comme leçon de fugue et de contre-point, il écoutait bruire autour de lui la fête universelle, il notait les soupirs du matin, le frisson des aulnes, le grondement des hêtres, les mille accords de l'orchestre du soir.

Fils de la nature et de la pauvreté, il a chanté sous leur dictée, sans rien changer à ce que lui soufflaient ses inspiratrices. C'est pour cela qu'on l'écouterait toujours.

Parfois, dans la splendeur de l'aube, on croirait voir trembler au bord des feuilles des diamants plus beaux que ceux des féeries ; on découvre en approchant que ce sont de simples gouttes d'eau qu'un rayon traverse. L'œuvre de notre Pierre Dupont, c'est, parmi les frondaisons du vieux chêne druidique, une larme de rosée matinale qui scintille au soleil de France.

Soyez remerciés, vous tous qui êtes venus ici pour honorer cette douce mémoire. Vous donnez à nos cœurs et à nos esprits la meilleure des fêtes. Il est des heures délicieusement solennelles, où les batailles s'interrompent, où les haines font trêve. Heures d'apaisement et de réconfort, hélas ! trop brèves et trop peu fréquentes. Grâce à vous, Messieurs, nous faisons une de ces haltes bienfaisantes. C'est le privilège de la lyre d'imposer silence aux voix de discorde et de pacifier les colères. Que Lyon garde sa parure de fête. Elle a voulu se faire souriante et belle pour l'apothéose de son chanteur. Après tant d'épreuves, après un peu d'oubli, après de cruels départs, un de ses plus illustres enfants lui est rendu. Elle lui ouvre éperdument les bras : elle couronne du laurier immortel ce front ravagé qu'a baisé la gloire, elle caresse

ces yeux qui ne reflétèrent que de pures aurores, cette bouche qui ne mentit jamais, et, radieuse d'accueillir pour l'éternité le fils préféré de son amour, elle l'abrite en son sein maternel.

Après cette admirable péroration, accueillie par plusieurs salves d'applaudissements, M. Fenoux, de la Comédie Française, est venu déclamer une belle ode de Mme Antonia Bossu, ode qui a remporté le 1^{er} prix du concours ouvert dans le but de glorifier le chansonnier lyonnais.

En voici les principales strophes :

A PIERRE DUPONT

*Enfin brille l'Aurore où ton ombre soulève
Le voile élyséen qui flottait sur ton rêve,
Doux chanteur, poète immortel ;
Toi, qui de la Chanson élargissant les ailes,
Ouvris à ses destins, par des routes nouvelles,
Le chemin étoilé du Ciel.*

*Aimez-vous ! dit aussi ta voix tendre et sonore,
Pour que de la Justice apparaisse l'aurore,
Et de la Paix vienne le jour ;
Travaillez ! que chacun ait sa part à l'ouvrage,
S'il veut avoir des droits au divin héritage.
A la vie ainsi qu'à l'amour !*

*Et, comme l'alouette à l'aube diligente,
S'envole ta chanson alerte, gazouillante,
Dès le matin, vers l'atelier ;
Au rythme du métier, au chant clair des navettes,
Mélant ses notes d'or, ses vives ariettes,
Elle aide et soutient l'ouvrier.*

*Gloire à toi, chansonnier ! à ta Muse féconde,
 Compatissante sœur des souffrances du monde,
 Ou joyeuse fille des champs !
 Soit que de nos cités elle panse les plaies,
 Cueille, par les sentiers, l'églantine des haies,
 Sur ses pas naissent les beaux chants.*

*Doux précurseur, salut ! Au cœur de notre France
 Tu jetas les mots fiers dont germe la semence ;
 Malgré les rapaces corbeaux,
 Ils ne lèveront pas en d'inutiles herbes ;
 Aux sillons de l'Idée on voit grandir les gerbes
 Pour la moisson des temps nouveaux.*

*

**

*Or, voici qu'à tes pieds la cité travailleuse,
 Mère qui te donna ton âme sérieuse,
 Aux lacs flottants de son brouillard
 Verra, du clair sommet de sa ruche ouvrière,
 Comme tombe un rayon d'un foyer de lumière,
 Sur elle briller ton regard ;*

*Doux regard attendri de fils et de poète,
 Suivant ta Saône aimée, en sa grâce muette,
 Au loin sous les peupliers verts,
 Rêveuse s'en allant effleurer cette roche,
 Où jadis tu rythmais les chansons de la cloche,
 Avant de chanter tes beaux vers ;*

*Beau regard de penseur incliné vers ta ville,
 Tel un livre profond où ton pur évangile,
 Toujours ouvert dans la clarté,*

*Pour enseigner nos fils traversera les âges,
Portant, indestructible, au fronton de ses pages,
Le sceau de l'immortalité !*

La cérémonie d'inauguration s'est terminée par la remise, faite par M. Roujon, des récompenses honorifiques accordées par M. le Ministre de l'Instruction publique.

Ajoutons que, pour compléter la cérémonie, une brochure très artistique, éditée par le maître imprimeur Storck, a été distribuée aux invités auxquels elle laissera certainement un aimable souvenir de cette fête littéraire.

*
**

A une heure, un banquet de cent couverts réunissait toutes les autorités civiles et militaires présentes à l'inauguration.

M. Le Roux, préfet du Rhône, qui ne s'était pas fait entendre à la cérémonie de la matinée, a pris hautement sa revanche en prononçant un toast exquis de forme et d'élévation, que l'on peut hardiment mettre en regard du beau discours de M. Roujon.

Nous y relevons surtout le passage suivant qui a trait à la mémoire de Pierre Dupont :

On parle souvent de l'ingratitude humaine et de l'oubli dans lequel certaines cités laissent ceux qui les ont illustrées. Lyon n'a pas voulu mériter ces reproches. Le comité de la statue de Pierre Dupont a su réaliser la pensée de tous avec un rare bonheur d'expression, en élevant au chœur des *Sapins* un monument qui, par sa simplicité gracieuse, dans ce cadre que vous lui avez si bien trouvé, au milieu de ce nid de verdure du jardin des Chartreux qui domine les bruits de la grande ville s'étendant à ses pieds, constitue un hommage vraiment digne, et

de vous, Messieurs, et de celui dont vous avez voulu perpétuer la douce et bienveillante figure.

Elle était bien lyonnaise, cette sympathique nature chez qui la bonté le dispute à la sincérité et dont les aspirations, dans la diversité même de leur expression, convergent vers un même idéal de bonheur et de liberté.

Ballade, rêverie ou chant patriotique, c'est le même besoin d'aimer et de chanter au monde son amour. Que sa voix s'enfle et essaie de dominer le bruit de la tempête, qu'elle s'assouplisse jusqu'au doux bruissement du ruisseau pour célébrer la nature dans ses merveilleuses harmonies, Pierre Dupont sera toujours un fervent d'amour, sur les ailes d'une imagination qui se laisse aller aux caresses d'une douce et consolante rêverie, pour s'élever, par des bonds inattendus, jusqu'à ces puissantes envolées qui sont presque le génie.

Il est, jusqu'à la dernière heure, l'éternel amoureux de ces trois Grâces qu'il a si joliment chantées et qui se sont disputé son cœur comme elles se sont disputé sa lyre, sans que les cordes aient jamais cessé de vibrer dans une égale harmonie.

Pierre Dupont n'est pas seulement un adorateur de la nature. Il aime ceux qui vivent par elle. Il chante les travailleurs, l'ouvrier des champs comme l'ouvrier des villes. Il les soutient dans leur rude labeur. Il éveille en eux des espérances ; ou, s'il évoque le souvenir de la souffrance, sa plainte n'a jamais rien d'amer et il console l'individu de sa misère en buvant à l'indépendance du monde.

Belle et touchante leçon que celle de ce poète qui ne veut d'autre muse pour chanter le peuple que celle que la fraternité des hommes inspire. Et ce chant d'amour se redira dans la France entière, dans l'atelier, dans la chaumière et jusque dans les fêtes, tant que la Liberté rayonnera sur notre pays.

Quand la Liberté disparaîtra, Pierre Dupont fera entendre d'autres accents qui se ressentiront de la violence des impressions que, plus que personne, il devait subir.

Son cœur l'entraînait vers les vaincus et les déshérités. Il chanta pour eux, mais, sous la rafale les énergies s'étaient courbées, et sa voix s'éteignit dans le silence où la Liberté elle-même s'était ensevelie.

Si elle a survécu jusqu'à nous ; si, après cinquante années et plus. *Les Sapins, Les Chênes*, et tant d'autres chants retrouvent chez les jeunes gens d'aujourd'hui, les mêmes enthousiasmes qu'au premier

jour ; si hier, ce matin, tant de mains ont applaudi à sa merveilleuse interprétation par les plus grands parmi nos artistes, c'est que cette œuvre est de tous les temps, parce qu'elle est bonne, saine et moralisatrice au sens le plus élevé du mot.

On y chercherait vainement un mot, un sous-entendu qui pût faire rougir un enfant. Tout y est simple, honnête et fortifiant.

Nos pères la chantaient hier, nous la chantons aujourd'hui, et nos enfants la chanteront demain. Elle passera à travers les âges comme un souffle de paix, une brise rafraîchissante au contact de laquelle l'humanité se repose et se vivifie.

Après avoir levé son verre en l'honneur de M. le Directeur des Beaux-Arts, délégué du Gouvernement, et porté successivement la santé de M. le Président de la République, de M. Leygues, ministre de l'Instruction publique, de M. Dupuy, président du Conseil, M. le Préfet du Rhône a terminé son remarquable toast par ces mots :

Je lève enfin mon verre à celle que Pierre Dupont n'a cessé de chanter et que nous, républicains, nous ne devons cesser d'aimer : à la Liberté !

LÉON MAYET

